

Il pleuvait ce jour-là lorsqu'elle s'est levée.

« Ah ! Au fait quel jour sommes-nous ? » se dit-elle. « Vendredi 13 ?! Zut ! »

Elle n'aimait pas les vendredis 13 qui lui réservaient toujours des surprises.

Marius venait d'entrer dans sa chambre, et elle dormait alors si profondément qu'il dut se résoudre à monter sur elle pour la faucher en plein sommeil paradoxal. Albane entendit aussitôt qu'une pluie battante pilonnait les volets et ses yeux se perdirent dans le halo flouté du radio-réveil. Luttant pour ne pas les refermer, elle parvint à lire l'heure après trois ou quatre clignements laborieux. « 05:36 ».

« T'abuses ! Tu viens de plus en plus tôt ! »

Il descendit du lit d'un bond et s'éclipsa dans la pénombre du couloir. À côté d'elle, Clément remua brièvement puis elle entendit à sa respiration qu'il s'était déjà rendormi. Toute embrumée, elle essaya de passer une chaussette à l'aveuglette, mais le talon se retrouva immanquablement du mauvais côté, et cette désagréable sensation d'avoir le pied entravé dans un étai de coton donna le tempo de cette journée maudite.

Elle quitta la chambre sur la pointe des pieds et se dirigea à tâtons jusqu'au salon où Marius était allé s'allonger sur le canapé en attendant qu'elle émerge. Avant de faire couler son premier café de la matinée, elle prit sa voix la plus mielleuse pour tenter une ultime approche.

« Tu ne veux pas redormir un petit quart d'heure ? »

Silence. Elle connaissait la réponse, et lui-même savait qu'elle n'y croyait pas un instant. Alors résignée, elle alluma la cafetière. Celle-ci ronronna pendant qu'Albane passait une jambe dans son pantalon. Enfin, l'odeur réconfortante du marc l'attira.

Au travers des volets en pointe de la cuisine, elle constata que l'averse battait son plein. Le vent faisait vaciller une pluie anarchique dans la nuit sans fin de ce novembre glacial. Il s'en fallut de peu pour qu'elle balance son café dans l'évier et qu'elle s'en aille retrouver sa couette. Mais elle avait une responsabilité à assumer. Vaillante, elle siffla son carburant et se rendit dans l'entrée pour enfiler chaussures et imper.

« Allez Mariol, au pied ! »

Il jappa d'enthousiasme et accouru maladroitement en glissant jusqu'à sa maîtresse sur le parquet lustré. La queue frénétique, il se mit à lui donner de petits coups de truffe sur le bras, comme pour la prier d'accélérer le mouvement.

« Minute ! Tu m'empêches de faire mes lacets. Assis ! »

Son train arrière descendit pour effleurer le sol l'espace d'un quart de seconde avant de reprendre aussitôt sa position *starting-blocks*. Il lui avait obéi. Un peu. C'était encore un jeune chien assez indiscipliné, alors toutes les victoires, même les plus petites, étaient bonnes à prendre.

« Bon, t'es prévenu, il pleut des cordes, on sort deux minutes et basta. »

Les yeux de l'animal ne se décollaient plus de la poignée de porte, on eut dit qu'il voulait à tout prix aller respirer après une nuit d'apnée. À cet horaire très matinal, elle s'abstenait de l'attacher pour éviter qu'il n'aboie dans la cage d'escalier, aussi, lorsque la porte fut ouverte, il détailla les deux étages en moins de temps qu'il n'en faut pour dire « pas bouger ! ».

En descendant péniblement, Albane pensait à ses voisins qui dormaient à poings fermés, tout comme Clément et à peu près chacun des habitants du quartier. Le chien, c'était son idée à elle, alors la sortie de six heures sous la flotte par un froid de canard ne pouvait être que pour sa pomme.

Clément l'aimait aussi Marius, mais jusqu'à preuve du contraire, et puisqu'il fallait parfois instaurer une hiérarchie, c'était elle son maître principal.

Tournant en rond dans le hall du vieil immeuble, le chien se mit à pousser de petits gémissements semblables à des pleurs inconsolables.

« Tu peux attendre deux minutes, oui ? »

Arrivée à ses côtés, Albane prépara la laisse tout en lui ordonnant sèchement de se taire. Mais son impatience ne fit qu'augmenter, et alors qu'elle allait attraper son collier, il aboya si fort que l'écho se répercuta sur chacun des trois paliers supérieurs. Contrariée et soucieuse de rester en bons termes avec le reste de la copropriété, elle ouvrit la porte dans un réflexe, sans avoir eu le temps de lui attacher sa laisse. Une bourrasque s'engouffra et lui fouetta le visage au moment où Marius déguerpissait hors de l'immeuble plus prestement encore qu'un courant d'air.

Sous la drache avec sa laisse pendant dans le vide, elle resta interdite un instant et ne parvint pas à voir dans quelle direction il avait pu filer.

« Mariol ! Au pied ! »

Elle essaya de crier sans réveiller toute la rue, mais après quatre ou cinq appels, il ne réapparut pas. Progressivement, son inquiétude commença à se faire aussi forte que sa colère. Le bruit de la pluie empêchait certainement le chien de l'entendre, et dans ce quartier où tous les bâtiments se ressemblaient, allait-il seulement pouvoir retrouver son chemin ? Bientôt les voitures prendraient possession de la ville avec tout ce qu'elles peuvent avoir d'angoissant pour un jeune chien perdu.

Déjà complètement trempée, elle décida de faire leur tour habituel en l'appelant tous les dix pas, en vain. Sous les porches abrités, entre les poubelles, jusqu'en dessous des voitures stationnées, elle s'arrêtait absolument partout, mais à l'évidence, il s'était échappé plus loin.

Lentement, la colère qu'elle ressentait se dirigea contre elle. Albane était la seule responsable et elle s'en voulait à mort. Marius ne demandait qu'à sortir, et en ouvrant la porte avant de l'avoir attaché, c'était comme si elle lui avait donné le feu vert.

Avait-il peur ? La cherchait-il ?

Elle tendait l'oreille, convaincue qu'il l'appellerait lui aussi, et après avoir refait le tour du secteur, elle vit passer au loin une masse sombre sous la lumière d'un lampadaire au bout de la rue.

« Marius ! Viens là ! »

L'averse martelait la ville, si bien que sa voix n'était peut-être pas arrivée jusqu'à la chose qu'elle avait aperçue. Ni une ni deux, elle se mit à détailler dans sa direction, sans se préoccuper cette fois ni des décibels ni du voisinage endormi. Le lampadaire se dressait à une centaine de mètres, soit environ vingt secondes d'un sprint sur revêtement urbain humide. Au moment de traverser, un bruit de moteur retentit dans son dos, puis celui de la gomme agrippant l'asphalte la fit sursauter. Elle se trouvait à une dizaine de mètres de la voiture, trop loin pour que ce freinage soudain vise à l'éviter, alors pourquoi le conducteur avait-il pilé ? Craignant qu'il n'ait heurté Marius, elle se figea et regarda dans sa direction sans parvenir à voir sous ses roues. Son cœur s'emballa à la seconde où la portière s'ouvrit pour laisser une silhouette sortir de l'habitacle.

« Eh ! Fit une voix grave »

L'homme se précipita dans sa direction et tandis qu'elle allait toute fébrile l'interroger sur la raison de son arrêt brutal, le bras du conducteur s'éleva dans la lueur artificielle de la rue. Elle eut à peine le temps de distinguer la forme du poing s'approchant de son visage, qu'une douleur intense lui irradija la mâchoire. En une fraction de seconde, elle se retrouva étalée sur le trottoir détrempé avec cet inconnu qui l'empoignait férocement. D'une clé de bras, il la souleva et entrava sa bouche à l'intérieur de son coude pour l'empêcher de crier.

« Reviens là, morue ! »

Sur ces mots il la traîna jusqu'à sa voiture et la fit monter de force sur la banquette arrière. L'accélération fut instantanée, et le visage encore tout endolori, elle n'osa se redresser pour

comprendre ce qui lui arrivait. C'était tellement surréaliste qu'il lui fallut quelques instants avant d'en arriver à la conclusion qu'elle venait de se faire kidnapper. Par ailleurs, la voiture roulait si vite, que l'idée de vérifier si la portière était verrouillée ou non lui traversa à peine l'esprit. Sauter d'une voiture lancée n'était clairement pas une option viable à ses yeux, et bien évidemment, elle n'avait pas pris son téléphone pour une sortie de deux minutes. Sa disparition ne serait pas remarquée avant le réveil de Clément, soit une bonne heure minimum.

Son ravisseur, puisque c'est comme ça qu'il convenait désormais de l'appeler, roula à peine deux ou trois minutes, fit de sévères embardées, et se stationna dans une ruelle sombre.

« Qu'est-ce que vous allez me faire ? Osa-t-elle enfin demander.

— Ta gueule ! »

Son angoisse n'en finissait pas de grandir, mais elle restait tout de même très inquiète pour Marius. Était-il à l'origine de ce rapt ? Cette hypothèse semblait totalement absurde, mais c'était la seule un tantinet crédible à ses yeux. En admettant par exemple que ce type ait été charcutier, et que Mariol en passant devant sa boutique lui ait piqué un chapelet de saucisses, le scénario typique d'une bande dessinée pour enfants. Certes la réaction pourrait paraître un poil disproportionnée, mais allez savoir ce qu'il y a dans la tête des gens. De toute façon, quelle qu'ait pu être la raison pour laquelle cet inconnu l'avait à moitié assommée puis décidé de la séquestrer, elle savait qu'elle ne tarderait pas à en découvrir le fin mot.

Il coupa le moteur, puis vint la cueillir avec toujours cette même vigueur presque caricaturale.

« Alors comme ça on veut courir ?

— Pardon ?

— Ta gueule !

— M'enfin, je ne compr...

— Ferme-la j'ai dit ! »

Cette fois, il la poussa dans le dos pour l'emmener dans une espèce de petit jardin public plongé dans l'obscurité. Bousculée de la sorte sur plusieurs mètres, elle se retrouva soudain nez-à-nez avec un type encapuchonné qui l'attrapa par le bras.

« Où tu croyais aller comme ça toi ? »

Si le premier lui avait donné l'impression de n'être qu'un bourrin très nerveux, celui-ci était beaucoup plus menaçant. Ses yeux clairs la transperçaient avec une gravité froide et très convaincante.

« Mais vous voulez quoi ? Dit-elle en commençant à larmoyer.

— On n'aime pas trop tomber sur des athlètes.

— Comment ça ? »

Lunaire ! Ces deux malabars jouaient-ils à traquer les joggeurs matinaux dans le seul but de les déroutier ? Sur quels dégénérés était-elle tombée ? Le second fit alors souffler ses deux naseaux.

« Vide tes poches. »

Elle lui tendit son trousseau de clés.

« Portable !

— Je ne l'ai pas sur moi, et je n'ai pas mon portefeuille non plus, vous pouvez me fouiller.

— Tu es bien certaine de ne pas avoir de téléphone ? Si j'en trouve un, tu vas comprendre ta douleur ! »

Cette fois elle se mit à pleurer pour de bon.

« Non je vous jure que je ne l'ai pas pris ! »

Tout en la palpant, le type se tourna vers son acolyte avec une légère inquiétude dans le regard.

« Va vite voir s'il n'est pas dans la bagnole, grouille ! »

Puis, lui secouant énergiquement le bras :

« Si t'as voulu nous baiser, tu peux dire adieu à ce monde.

— Mais calmez-vous, je veux juste retrouver mon... »

Avant qu'elle ne puisse terminer sa phrase, l'homme colla son imposante main sur sa bouche. Au loin le bruit d'une sirène de police résonnait, et lorsque son compère fut revenu, la panique s'empara du binôme.

« Putain, les flics arrivent !

— T'as trouvé son portable ?

— Non, cette garce a dû le jeter en descendant.

— Bon, il faut se tirer.

— Mais qu'est-ce qu'on fait d'elle ? »

C'était maintenant les sirènes de deux voitures, peut-être même trois, qui hurlaient dans la nuit. Cette nouvelle n'était pas franchement réjouissante pour Albane, dans la mesure où elle ignorait tout des activités de ces hommes. Si des policiers étaient à leurs trousses, seraient-ils en mesure de l'identifier comme un otage en cas d'affrontement ?

« Laissez-moi là, je ne dirai rien, je vous le promets !

— On la prend, ordonna celui à la grosse paluche. »

Dans son esprit, cette annonce venait de signer son arrêt de mort. Ils durent presque la porter par les aisselles pour l'emmener jusqu'à la voiture tant elle était paralysée par l'effroi de vivre certainement ses dernières heures. À nouveau balancée sans ménagement sur le siège arrière de leur voiture, elle entendit les deux essayer de trouver un moyen d'échapper à la police. Le second menait les opérations.

« Elle a dû leur donner le signalement de la bagnole, il faut s'en débarrasser vite.

— Et elle, on en fait quoi ?

— On s'en occupe en même temps. »

Elle comprit que cette voiture qui remontait les boulevards à vive allure entre les patrouilles de flics était très certainement le cercueil dans lequel elle allait terminer calcinée avant que le jour ne soit levé. La jeune femme paniquée tenta une dernière fois de les raisonner.

« S'il vous plaît, j'ignore vraiment pourquoi vous m'avez prise en otage, je ne faisais que chercher mon chien, et à part le coup que j'ai pris, je ne vous reproche rien. Laissez-moi descendre, je ne sais rien, je veux juste retourner dormir, par pitié ! »

Le passager se retourna subitement avec tout le poids de l'incertitude dans le regard.

« C'est quoi cette histoire de clebs ?

— Il s'est enfui, et quand vous m'êtes tombés dessus j'étais en train de lui courir après. »

Les deux se regardèrent dubitatifs. Au volant, le cogneur sembla perdu.

« Conneries !

— Non ! Je ne sais pas pour qui vous me prenez, mais vous faites erreur. »

Nouvel échange de regards à l'avant. Un silence de plomb les enveloppa, puis un coup d'une rare violence s'abattit sur l'épaule du chauffeur.

« Tu t'es gouré, espèce d'abruti !

— Quoi ? Non !

— T'es bien certain que c'est elle ?

— Oui, elle courait...

— Après son clébard, ducon ! C'est l'autre qui a appelé les flics ! T'as tout fait foirer.

— Comment je pouvais savoir ? Je poursuis une gourde qui fuit, et comme par hasard je tombe sur celle-là en plein sprint. »

Le doute devint tout à coup palpable et leur attitude changea du tout au tout. La tension d'Albane était arrivée à un point suprême, et sans qu'elle ne puisse en contrôler les effets, un fou-rire la prit aux tripes.

« Pourquoi elle se marre elle ? Enragea le conducteur.

— Parce que t'es le dernier des abrutis, voilà pourquoi ! »

Fou de rage, il stoppa la voiture et descendit pour aller la rosser. L'autre tenta bien de l'en dissuader, mais sa pulsion était plus forte. Et alors qu'elle allait ramasser une volée de coups dans les cotes, des lueurs bleutées illuminèrent le plafond de l'habitacle. Il les vit aussi, mais son orgueil était bien plus atteint que son instinct de survie. En à peine quinze secondes, l'assaillant se retrouva avec trois flics sur le dos, tandis que l'autre fut stoppé cinquante mètres plus loin. Comprimé par deux malabars en uniforme sur le capot d'une estafette, il hurlait qu'on donne du mou dans ses menottes, des cris de douleurs qui ressemblaient fortement à ceux du premier, maîtrisé au sol par trois autres fonctionnaires.

On aida Albane à sortir du véhicule tout en la rassurant. Choquée, mais indemne, elle demanda qu'on la dépose à son domicile pour prévenir Clément de sa mésaventure et des auditions qu'elle allait devoir mener au poste au cours de la matinée. En chemin, elle apprit par les policiers que ses ravisseurs étaient deux cambrioleurs ayant mis en fuite l'occupante d'un appartement qui avait pu les prévenir.

En passant devant une affiche publicitaire annonçant la super cagnotte du jour, l'un des policiers demanda à Albane si elle allait tenter sa chance, ce à quoi elle répondit dans un soupir :

« Vous avez face à vous la preuve vivante que le vendredi 13 peut être un jour maudit pour certaines personnes.

— Vous venez pourtant de réchapper à une rude épreuve.

— J'aurais très bien pu ne pas tomber sur ces fêlés...

— ...et nous ne les aurions peut-être pas attrapés, imaginez alors ce qu'ils auraient pu faire à cette femme qu'ils poursuivaient.

Elle resta songeuse un moment en regardant par la vitre le jour investir les rues. Si le coup reçu ne la faisait pas vraiment souffrir, son traumatisme émotionnel serait le plus long à cicatriser. Mais elle était sauvée. Et si c'était justement ça, avoir de la chance ? Car la chance seule n'a aucune saveur. On ne saurait y goûter avec appétit qu'après avoir enchaîné les coups du sort, comme la cerise sur le pain noir. La chance est une lumière qui ne peut être vue que dans l'obscurité, tout n'est qu'une affaire de contraste.

Alors à bien y réfléchir, chance ou pas, cette issue était la meilleure possible et Albane comprit qu'elle aurait à présent un peu moins de raisons d'être superstitieuse.

La voiture se stoppa au pied de son immeuble, et alors que la pluie avait définitivement cessé, Albane vit Marius sagement assis devant la porte, attendant de pouvoir remonter au sec pour terminer cette nuit brièvement interrompue par une envie pressante de zoner en solitaire.

Tout sourire, elle se tourna alors vers le policier.

« La voilà ma super cagnotte ! »